

Logiques d'appropriation et politiques de l'espace urbain : jeunes skateurs dans la ville de La Plata en Argentine

Jorge Ricardo SARAVÍ
Universidad Nacional de La Plata
Argentina

Mariana CHAVES
Universidad Nacional de La Plata –
Universidad Nacional de Tres de
Febrero, Argentina

Charly MACHEMEHL
Université de Rouen
Normandie University

Loisir et Société / Society and Leisure. Taylor and Francis. 2011. 34 (1). p. 121 – 148.
ISSN: 0705-3436. ISBN 978-2-7605-3440-7.

Les pratiques corporelles modernes des jeunes citoyens constituent un sujet de recherche passionnant tant elles révèlent le dynamisme des sociabilités juvéniles et la diversité des pratiques culturelles qui les sous-tendent¹. Ainsi, le hip-hop, les graffitis, le roller, le parkour et le skate, parmi d'autres pratiques influencées par la culture nord-américaine, émergent dans les années 1980 en Argentine et, à contrepied d'une avant-garde artistique, elles deviennent des pratiques très visibles. Elles retiennent l'attention des autres acteurs, suscitant curiosité, incompréhension, crainte ou encore agacement. L'ambition de cette recherche est d'observer, décrire et questionner l'influence de la pratique du skate sur les relations sociales en tentant de dépasser les présupposés.

Notre article prend comme point de départ une recherche faite dans la ville de La Plata, en Argentine. Il se donne pour objectif de décrire et analyser les usages que les jeunes skateurs font des espaces urbains. Cette recherche, à caractère socio-anthropologique, nous a permis – à partir des entretiens et des observations – de distinguer certaines caractéristiques propres à l'activité et de déceler les logiques d'appropriation de l'espace de la pratique du skateboard de rue, en particulier les tensions produites avec d'autres citoyens et diverses institutions publiques. Les rapports entre les formes de l'espace et les pratiques sociales, étudiées ici, génèrent une tension constitutive de la ville comme espace vécu (Frémont, 1976; Gorelik, 1998; Segura, 2011).

Dans leur étude ethnographique, Claire Calogirou et Marc Touché (1995) définissent le skate non seulement comme un sport de « glisse » ou « de roues », mais aussi comme un « acte d'occupation des espaces publics » qui, précisent-ils, peut s'avérer problématique. En 1996, dans sa thèse de doctorat intitulée « ethnographie d'une pratique ludique urbaine : le skateboard sur la place Vauquelin à Montréal », Olivier Pégard ne dit

pas autre chose. Il affirme que le skateboard est « exploration spatiale, mais surtout explorations des codes sociaux, le skateboard nous révèle la modernité urbaine ». Plus récemment, Yves Pedrazzini (2001) a publié un « petit traité de sociologie des sports de glisse urbains ». Son analyse ethnologique de la ville de Lausanne présente le skate comme une activité de hors-piste urbain dont l'objectif est d'offrir un décollage poétique. Le skateur est, selon lui, un hors-la-loi de la pesanteur qui cherche à échapper à la monotonie du réel. Très récemment, les recherches de Julien Laurent (2008, 2010), nous permettent de connaître et décrypter la scène montpelliéraine du skate. S'appuyant sur un important travail de terrain, l'auteur décrit des relations amicales, mais aussi une concurrence impitoyable et exacerbée qui affecte les relations entre les skateurs. L'auteur a pu dévoiler les tensions et les oppositions qui traversent les communautés de pratiquants.

Du côté des Anglo-saxons, Becky Beal (1995) replace l'étude de la pratique du skate dans la tradition des études de la culture populaire, en particulier dans le courant critique qui se nourrit du concept d'hégémonie de Gramsci (1986) et des *cultural studies* à propos des cultures jeunes (Hebdige, 2004 ; Hall & Jefferson, 2000). Cette perspective permet l'analyse de la dimension politique des pratiques en tant que lutte symbolique dans l'espace public, en termes de résistance et d'adaptation des pratiques culturelles des jeunes. Dans une analyse qui n'est pas contradictoire à celle de Beal, Christophe Gibout (2009) interprète les relations entre acteur et structure dans le cadre d'une sociologie transactionnelle. À travers le prisme du politique, il conceptualise l'espace public dans sa relation triangulaire avec la démocratie et la citoyenneté.

Aujourd'hui, la recherche scientifique sur la pratique du skate a pris de l'essor dans différents pays du monde (au Canada, en Espagne, au Brésil, etc). Nous n'avons pas ici l'espace pour faire un état de l'art sur cette thématique, ni l'ambition de mener une analyse comparée. Mais ces études, révèlent des points communs : il s'agit toujours de jeunes en quête d'identité, qui essaient à travers le skate de se faire une place pour eux-mêmes et pour leurs pratiques dans l'espace urbain.

Cet article a été produit à partir d'un travail de terrain mené entre 2009 et 2010. Afin de comprendre le skate des jeunes dans la ville de La Plata, nous avons choisi une méthodologie qualitative. Son but est de connaître le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques. Nous avons mené des observations participantes sur les lieux de pratique et élaboré une relation de confiance plus particulièrement avec deux skateurs qui sont devenus nos principaux informateurs et relais au sein des communautés de pratiquants. Nous avons conduit dix entretiens semi-directifs auprès de jeunes citoyens qui font du skate et analysé des documents écrits, des pages web et des vidéos. Dans le cadre du protocole d'entretien nous avons utilisé la technique « boule de neige » pour entrer en contact avec de nouveaux pratiquants et aussi pour réaliser six entretiens avec des adultes de leur entourage. Dix questions ont servi de guide pour ces entretiens. Elles étaient

centrées sur la pratique du skate et sur la place qu'il occupe dans la vie quotidienne des jeunes. Nous avons voulu savoir, où ils pratiquaient, quand, avec qui, comment ils avaient commencé à pratiquer, et ce que le skate leur apporte dans la vie. Nous avons aussi tenté de comprendre comment les jeunes se représentent les adultes et vice et versa, et l'influence des rôles sociaux sur cette relation (membre de la famille, riverain, gardien). Dans les cas des adultes, les questions portaient aussi sur la manière dont ils se représentent la pratique du skateboard².

Au fur et à mesure que la confiance s'établissait avec les skateurs, les dialogues sur leurs pratiques s'avéraient de plus en plus approfondis et donnaient du sens à nos observations de la pratique. Les allers-retours entre les informations recueillies sur le terrain et la théorie ont permis de faire émerger de nouvelles connaissances sur la réalité sociale.

1. Jeunes skateurs à La Plata

L'émergence du skateboard ces dernières décennies est aussi soudaine que remarquée. L'apparition de cette pratique dans l'espace urbain implique de nouvelles manières de bouger, de se déplacer et de vivre en ville. Que sa finalité soit la compétition ou le loisir, elle produit des formes de relations sociales, de sociabilités et d'affrontement en rupture avec celles des sports traditionnels. Alain Loret considère ces pratiques comme « une forme de sport nettement 'alternative' » et les nomme pratiques « *fun* », ou encore de « glisse » (Loret, 2003, p. 10).

La ville de La Plata, en Argentine, est située à 60 kilomètres de Buenos Aires, près du Río de la Plata. Elle est la capitale de la province de Buenos Aires et son principal centre administratif et politique. Ce plan fondateur (19 novembre 1882), influencé par l'hygiénisme, comprend une trame en damier, des rues diagonales qui traversent la ville de façon symétrique, des avenues larges et arborées et de nombreux jardins publics, parcs et espaces verts. Aujourd'hui, la ville occupe un territoire beaucoup plus étendu que l'ancien carré fondateur dans lequel se trouvent la plupart des lieux de pratique du skateboard.

Dans la ville de la Plata, où il n'existe pas encore de skatepark public³, les jeunes s'approprient et occupent les espaces urbains. Dès notre arrivée sur les spots⁴ de skate, nous constatons que les pratiquants sont des garçons et des jeunes, ou tout du moins qu'ils ont l'air de l'être. Même s'ils affirment qu'il existe des pratiquants de tous âges, il semble que la plupart ont entre 14 à 25 ans environ, cette donnée étant souvent prise comme une marque de jeunesse. Plus que l'âge biologique, la jeunesse se construit surtout par le jeu des rapports sociaux (Chaves, 2010), ce que nous verrons tout au long de l'article.

Le skate pratiqué par ces jeunes ne présente pas de cadres temporels préétablis. Il n'existe pas de contrôle chronométré de la pratique. Ce sont plutôt les temps personnels qui s'avèrent importants. Le témoignage de Liliana confirme ces observations: « l'heure n'a pas d'importance, parce que tu passes la journée à skater avec tes amis. Tu es fatiguée. Tu vas manger quelque chose, et puis après tu continues à patiner jusqu'au soir. Il n'y a pas d'horaires » (Liliana, communication personnelle, janvier, 15, 2010). Le samedi et le dimanche sont souvent les jours privilégiés pour la pratique entre quinze heures et vingt heures. Il existe une temporalité variable selon l'époque de l'année, les saisons et les températures.

Les endroits préférés des skateurs de La Plata sont les paliers et les rez-de-chaussées des bâtiments publics, qui constituent en général l'espace intermédiaire entre la porte d'entrée et le trottoir ou la rue. Là, les skateurs trouvent des surfaces de glisse sur les rampes d'escaliers, des descentes, des montées et des surfaces lisses, avec des dalles carrées plus grandes que sur la plupart des trottoirs de la ville. Il y a, en plus, des escaliers pour sauter, des bords de bancs en béton et des fontaines sur lesquels glisser ou prendre de l'élan. Tout cela fait partie de l'équipement fixe, auquel s'ajoutent souvent des boîtes, de grandes planches de bois ou des poutres de fer amovibles. Ces aménagements, à base de matériaux détournés, rendent le site extrêmement attirant pour ces surfeurs de l'espace urbain.

Certains non-pratiquants s'approchent pour prendre des photos, encourager et féliciter leurs camarades. De fait, sans monter sur la planche, ils deviennent acteurs de la pratique, même s'ils se cantonnent dans une périphérie par rapport au skateur. Ces amis, ou connaissances, font partie d'un réseau d'échanges et de rencontres qui prend ses racines dans d'autres sphères de la vie quotidienne, mais participe à la construction d'une sociabilité de circuit urbain. Selon José Magnani, le circuit urbain est « une notion qui permet de décrire une forme de pratique ou une offre de service, qui bien que liée à des organisations, équipements et espaces sans relation de contiguïté spatiale entre eux, est reconnue dans un ensemble par leurs usagers » (Magnani, 2002, p. 24)⁵. Faire du skate avec l'autre, apprendre les techniques, bavarder se rencontrer ou simplement regarder les espaces communs, c'est participer à une sociabilité basée sur le substrat d'une complicité par et pour la planche. Ces jeunes ne forment pas un groupe homogène et organisé. Ils soutiennent que c'est la pratique corporelle et sportive du skate qui les unit et non d'autres raisons. La sociabilité du skate ne lie pas que les pratiquants et les membres de l'entourage proche, mais, prenant place dans l'espace public, elle permet l'interaction (choisie ou par hasard) avec d'autres passants. Ainsi, pouvons-nous mentionner les passants circonstanciels qui s'arrêtent pour regarder ou discuter, ou bien les situations de dispute suite, par exemple, à une perte de contrôle de la planche. Le spot devient donc le lieu privilégié du développement de la sociabilité des jeunes, non seulement au sein du groupe qu'ils constituent, mais aussi vis-à-vis des autres citoyens.

Les pratiques corporelles et sportives de rue dans les espaces publics laissent une grande place au hasard. Des événements peuvent survenir à n'importe quel moment, l'imprévu peut arriver et tout à coup l'un entre en contact avec l'autre (Chantelat, Fodimbi et Camy, 1996), alors que dans l'espace fermé, à accès restreint, les contacts s'établissent avec ceux qui font déjà partie de cet entourage. Le skateur de La Plata se trouve exposé à l'incertain des relations humaines avec ceux qu'il ne connaît pas, et il le sait. Cela est à l'origine de nouvelles sociabilités, y compris des interactions sociales qui peuvent devenir des situations conflictuelles.

Les skateurs privilégient trois *spots* à La Plata. Ils sont tous les trois situés en plein centre-ville. L'entrée et les rampes d'accès à l'école maternelle Ministère des Travaux publics de la province (Ministerio de Obras Públicas), l'entrée et les trottoirs de la Tour administrative I (Torre Administrativa I), bâtiment gouvernemental relevant de la juridiction municipale et régionale, et les pentes, escaliers et accès au Théâtre Argentin de La Plata (Teatro Argentino de La Plata). Ces endroits sont appelés par les pratiquants « la petite École » (« la escuela »), « la Tour » (« la Torre ») et « le Théâtre » (« el Teatro »). D'après les enquêtes et les observations menées, le *spot* préféré de la ville est justement le Théâtre Argentin, suivi de près par « la Tour » et enfin par « la petite École » qui est moins utilisée à l'heure actuelle. Ceux qui pratiquent la variante appelée le « *street* » (style de rue) restent le plus souvent dans un seul endroit à répéter des figures exigeantes techniquement⁶. Nous avons pu observer que les skateurs restent pendant plusieurs heures à sauter les marches, à dévaler les pentes et les bords sur un même *spot*. Quand ils se déplacent, c'est dans les limites de la place. La pratique devient plus itinérante lorsque les skateurs sont à la recherche de nouveaux endroits pour s'exercer⁷. L'appropriation, partielle et temporaire, d'un lieu de pratique et l'émergence d'un lieu emblématique reposent sur trois principes. L'accessibilité de l'espace qui offre un accès direct est un premier critère. La visibilité de la pratique dans cet espace, pour donner à voir la pratique, en est un second. Troisièmement, il faut ajouter que ces espaces urbains doivent offrir des caractéristiques techniques idéales pour la pratique (type de surface, plateaux à différents niveaux, escaliers, rambardes, murets, etc).

La réalisation de figures acrobatiques et de sauts constitue la logique interne du skateboard informel pratiqué à La Plata⁸. Sans eux, le skate n'existerait pas en tant que pratique de rue et urbaine. Ils nécessitent une initiation et des apprentissages en vue de perfectionner progressivement ses techniques. Les figures comme le *Ollie*⁹, le *KickFlip*¹⁰ et le *Pop Shov-it*¹¹ s'apprennent en dehors de toute institution d'enseignement et sans éducateur sportif. La méthode est celle des apprentis : regarder l'autre, écouter et donner des conseils pour essayer de reproduire la technique, la répéter plusieurs fois en ajustant les mouvements et en les perfectionnant. Autant de clés pour s'approprier ces habiletés avec lesquelles ils impressionnent les passants qui s'arrêtent pour observer les qualités d'exécution des skateurs. La répétition de chaque technique est importante, mais on apprend aussi à tomber. Le skateur sait que les chutes font partie des risques. Les

éraflures, les coups et les douleurs articulaires sont fréquents. Les skateurs que nous avons rencontrés considèrent que la capacité à tomber sans se blesser est une des clés du progrès.

À l'heure actuelle le skate dans la ville semble passer par un moment d'expansion. De plus en plus de jeunes pratiquent sur les différents spots de la ville. On n'y observe pas que des jeunes garçons, mais aussi des enfants et des filles, certains skateurs sont déjà adultes. Le commerce s'est emparé de cette pratique informelle. De grandes marques sponsorisent les skateurs qui se sont fait remarquer dans des championnats. Le skateboard prend le chemin de la professionnalisation et donc d'une forme d'institutionnalisation. La presse accompagne ce mouvement. Des articles paraissent régulièrement dans les médias imprimés ou numériques. L'essor de la pratique permet d'envisager la création d'un équipement spécifique pour le skateboard. Cette revendication des skateurs s'inscrit dans une conjoncture particulière. Paradoxalement, l'expansion de la pratique entraîne une meilleure tolérance à l'égard des pratiquants, tandis qu'elle renforce les nuisances pour les riverains et donc les conflits avec les skateurs.

Beaucoup de villes latino-américaines possèdent un *skatepark*, il n'en va pas de même de La Plata qui compte 649 613 habitants (Institut Argentin des Statistiques et des Recensements, 2010). Le *skatepark* public le plus proche a été inauguré en 13 juin 2009 dans la ville d'Ensenada. Située à sept kilomètres seulement de La Plata, elle est en réalité une unité administrative indépendante. La présence du *skatepark* met en exergue une gestion communale des espaces sportifs et de récréation totalement différente de celle de La Plata. Cet équipement n'est pas accessible à la plupart des jeunes skateurs de la ville-centre qui n'ont ni voiture, ni les moyens d'emprunter les transports en commun. D'après nos échanges avec les skateurs, la plupart d'entre eux ne peuvent pas payer un billet aller-retour en bus. Plusieurs skateurs comme Zenon confirment cet état de fait : « je dois dépenser beaucoup d'argent pour aller d'ici jusqu'à Ensenada. Je n'habite pas près. Je dois dépenser dix pesos et c'est très cher. Ça fait longtemps que je n'y vais plus ... » (Zenón, communication personnelle, février, 10, 2010).

2 Conflits par l'usage des espaces urbains publics

Dans le cadre restreint de cet article, il est impossible de développer le point de vue de chacun des auteurs qui se sont attachés à définir l'espace urbain et à décrire ses publics (Amendola, 2000 ; Agnew, 1995 ; Bernard, 1994 ; Augé, 1993 ; Hannerz, 1986 ; Lefebvre, 1969 ; Low, 2003). Montés sur la planche des skateurs, nous reprendrons à notre compte le concept d'appropriation en termes de luttes pour le droit d'usage des espaces urbains publics, concrets et symboliques.

À l'instar de Ramiro Segura (2010), qui a mené des recherches dans la ville de La Plata et dans la tradition de Michel De Certeau (2000), nous considérons l'« espace

public en tant que lieu pratiqué ». L'auteur remarque qu'il ne faut pas idéaliser l'espace public en tant que lieu de tous, selon une image harmonique, car dans sa production interviennent des inégalités, des exclusions et des conflits, comme d'ailleurs dans toutes les dimensions de la vie sociale. Ces contraintes et leurs résolutions sur le territoire sont appelées politique de l'urbain. Ainsi, selon Fernando Carrión (2007),

« la ville dans son ensemble est un espace public à partir duquel s'organise la vie collective et dans lequel s'impose une représentation de la société. D'où la nécessité de comprendre l'espace public comme un des droits fondamentaux de la citoyenneté : il permet de construire le droit à l'association, à l'identité et à la polis. Ce droit à l'espace public implique le respect du droit d'autrui. On a besoin non seulement d'un espace où nous retrouver, mais d'un espace où l'on puisse construire la tolérance via une pédagogie de l'altérité. C'est-à-dire la possibilité d'apprendre à vivre avec les autres de manière pacifique et tolérante » (Carrión, 2007, p. 83).

À travers ce prisme, nous étudierons les relations entre skateurs qui se rassemblent dans « le Théâtre », les riverains - pour lesquels « il est impossible de vivre avec les bruits permanents provoqués par les skateurs » (Note Théâtre Argentin N° 173 du 12 mars 2009) -, la municipalité de La Plata et le responsable du Théâtre Argentin. Nous nous sommes intéressés plus particulièrement aux conflits et aux événements des années 2009 et 2010.

Le Théâtre est l'un des *spots* des skateurs. La surface étendue et lisse de ses sols, la présence de différents niveaux, d'escaliers et de rambardes constituent un espace attrayant pour pratiquer le skate et faire des figures. Ces espaces, qui pour reprendre les mots du directeur du Théâtre, ne sont pas une annexe et font partie de l'ensemble architectural, ont été conçus comme une des parties du centre artistique. Leur double fonction consiste à inscrire l'édifice architectural dans le tissu urbain de la ville en renforçant son caractère monumental et permet d'accueillir des activités culturelles¹². Or, cette conception inclusive et culturelle des trottoirs et du secteur interne du Théâtre, que nous trouvons aussi bien chez les architectes que chez le directeur, se heurte aux discours du voisinage qui stigmatisent les plus jeunes. Aux yeux des séniors, au sein de ce centre des arts, espace urbain, public, étatique et culturel, le skateboard est une pratique « hors contexte ».

Entre dix et trente personnes se donnent rendez-vous pour faire du skate tous les jours au Théâtre. Il est possible de reconnaître un groupe d'usagers de rollers, qui fait régulièrement le tour de la place et d'un autre côté, des jeunes garçons et des filles au style vestimentaire alternatif¹³ qui se rencontrent pour causer, fumer et être ensemble.

Une particularité de notre travail de terrain réside dans l'importance de la composante sonore. Les frottements des roulettes sur le sol, et lors des acrobaties, les chocs des trucks¹⁴ et de la planche sur des surfaces plus ou moins adhérentes produisent

du bruit. Comme le définissent Calogirou et Touché dans leurs recherches en France, le skateboard est une « pratique hautement visible et sonore » (Calogirou et Touché, 2000, 33). Le bruit constitue une pierre d'achoppement. Les habitants des immeubles de la place se plaignent de la gêne occasionnée et se servent de cet argument pour demander à la direction du Théâtre de « mettre en œuvre les moyens efficaces pour déloger le groupe d'adolescents ». Les skateurs, quant à eux, « affirment avoir l'autorisation de la plus haute autorité du Théâtre pour y réaliser cette activité, y compris pour y installer des équipements » (Note Théâtre Argentin N° 173, mars, 12, 2009).

La pétition présentée par les voisins d'un immeuble d'en face, bien qu'elle n'ait été signée que par cinq personnes, a trouvé un grand retentissement dans les médias et au sein de la municipalité. Sa répercussion s'explique en partie par l'environnement social et urbain dans lequel se trouve le Théâtre. Il est situé en centre-ville, dans le carré fondateur et sur l'axe monumental¹⁵. Il s'agit d'un quartier où le prix du foncier et de l'immobilier sont élevés. Presque tous les immeubles comportent plusieurs étages et sont habités par des gens issus des classes moyennes et supérieures. La préservation de cet espace relève donc d'une logique de classe. Les membres des classes sociales supérieures définissent la légitimité de l'usage, qui repose sur l'accumulation d'un capital symbolique et économique, aux dépens des jeunes pratiquants du skateboard.

Du reste, la question de l'exclusivité du carré fondateur se manifeste par la définition et la préservation du supposé bon usage de l'espace public par des pratiques « adéquates ». La pratique du skate est considérée « hors contexte » dans le Théâtre parce qu'elle endommagerait le « patrimoine culturel ». Le patrimoine est associé aux matériaux, voire à leur forme la plus classique, par exemple le marbre des fontaines du Théâtre sur lesquelles les skateurs glissent. L'argument doit aussi être entendu en termes de dégradation. La pratique du skate en ville endommage les bords des fontaines. Les jeunes reconnaissent que les murets sur lesquels ils glissent s'usent et se cassent à cause des passages répétés des planches et des trucks. Aux yeux des riverains la pratique ludique et sportive du skate ne peut pas faire partie des fonctions du centre culturel. Dans les sciences sociales, il est classique de faire le lien entre la définition de la culture, de l'art et du patrimoine et les projets idéologiques de classe. En plus de cela, la peur de l'« autre », renforce la mobilisation de ce voisinage qui décrit le skateur comme un inconnu, un jeune menaçant qui commet (ou peut commettre) des vols ou des dégradations. La peur de l'altérité entraîne une méfiance vis-à-vis des groupes de jeunes, même si en général elle n'est pas exprimée explicitement (Laurent, 2008 ; Chaves, 2010 ; Segura, 2010)¹⁶.

Une lettre de plainte a été présentée au directeur du Théâtre (Note Théâtre Argentin N° 173, mars, 12, 2009). En retour, il s'est adressé directement à son expéditeur et aux habitants de l'immeuble (Note Théâtre Argentin N° 256, avril, 6, 2009). Il y exprime une forte volonté d'arriver à un consensus. Le directeur raconte que la situation

était conflictuelle lorsqu'il a pris ses fonctions et la manière dont il a envisagé les réunions avec les « jeunes voisins » pour établir un accord sur l'utilisation de l'espace. Il conclut par la mise en œuvre de limitations géographiques et temporelles. D'après cet accord, la pratique doit désormais se dérouler exclusivement dans un secteur délimité. Il est interdit de faire du skate sur les rambardes, les escaliers d'accès et les fontaines, de même que de pratiquer après vingt heures. En contrepartie de ces contraintes, le fonctionnaire s'est engagé à soutenir auprès de la municipalité de La Plata le projet de construction d'une piste de skate sur la place Belgrano. Il précise par ailleurs que l'accent doit être mis sur le dialogue entre les habitants. Le but est de faciliter le vivre ensemble et de s'opposer à la tentation de « chasser » ou de « disperser » les jeunes. Il présente comme une conviction sa volonté d'intégrer des skateurs dans les espaces attenants au Théâtre au prétexte que cet établissement doit inclure des espaces de libre expression et de création (Note Théâtre Argentin N° 256, avril, 6, 2009).

La décision numéro 22 du conseil municipal (citée dans la Note du Secrétariat du conseil municipal de La Plata, avril, 2, 2009) demande à la direction du Théâtre d'« étudier, dans l'intérêt des habitants du quartier, les moyens d'éviter les gênes occasionnées par la pratique du skate aux abords du Théâtre ». Il est intéressant d'analyser ce discours. Il oppose de façon dichotomique le « nous » (les habitants du quartier) et les « autres » (les skateurs). Or, si le directeur reconnaît les droits des skateurs sur cette place, ils sont ignorés par les signataires de la lettre¹⁷.

D'après les récits des enquêtés, nous pouvons comprendre quels sont les modes de participation à la gestion du conflit des différents protagonistes. Plutôt que le dialogue, les gardiens du Théâtre ont adopté de leur propre initiative un comportement menaçant à l'égard des skateurs. De même, les agents du contrôle urbain (control urbano municipal) ont tenté de les chasser en intervenant, sans délicatesse, sur la place du Théâtre. Au lieu d'endiguer la pratique, ces méthodes répressives ont créé un sentiment d'injustice, et même de danger dont la conséquence est la constitution d'un halo de clandestinité de la pratique et des pratiquants¹⁸. Les agents de police interviennent sur la base des dénonciations du voisinage. Ils arrivent d'une façon spectaculaire en vélo, en moto et en patrouilles et encerclent les skateurs. Après des intimidations, des menaces et des moqueries, ils placent souvent quelques jeunes en garde à vue, comme pour faire des exemples. Il faut souligner qu'en Argentine les gardiens publics et la police ont des attitudes et mœurs très autoritaires et discriminatoires vis-à-vis des jeunes. Elles sont souvent dénoncées par les organisations des Droits de l'Homme. Ces tentatives de dissuasions expriment sans doute les représentations des gardiens et des policiers. Interlocuteurs habituels des jeunes, ils représentent l'État et la société adulte vis-à-vis des skateurs.

En réaction à la multiplication des altercations, les jeunes ont établi un rapport de force de plus en plus intense avec les représentants du théâtre. Alors que le directeur

montrait une nette attitude conciliatrice et sa volonté de privilégier le dialogue, les jeunes n'ont pas voulu soutenir l'accord. Sa tentative de médiation est sapée par les voisins délateurs et la mairie. Les deux leaders du groupe qui pratiquent au théâtre, Salvador et Jerónimo, expliquent pourquoi les skateurs n'ont pas accepté l'accord qui leur était proposé par le directeur du théâtre. Certains des skateurs, plus individualistes, ne veulent pas entendre parler de régulation. Ils condamnent toute tentative de se doter de règles collectives et revendiquent la sauvegarde d'une tradition des lieux. Les deux leaders ont raconté qu'ils ont été fatigués d'essayer de les convaincre, de ne pas recevoir l'aide qu'ils attendaient de leurs camarades. Finalement, faute de pouvoir atteindre un consensus et le respect de l'accord, ils ont renoncé à organiser la pratique. Ils n'avaient pourtant pas ménagé leur peine, puisqu'ils ont entretenu un dialogue régulier avec le directeur du théâtre et participé à l'élaboration du projet de *skatepark*. Ils ont aussi assuré le suivi du projet en cours à la place Belgrano. Bien qu'ils soient reconnus par leurs pairs pour leur parcours de pratiquant et leur dévouement, cela n'a pas suffi pour gagner l'adhésion nécessaire au respect de l'accord. C'est même l'inverse qui s'est produit. Jerónimo raconte que la prescription de règles a généré une volonté de transgression de la part de plusieurs skateurs. Nous ne soutenons pas l'idée que la logique de l'activité s'oppose au respect d'un accord consensuel, mais dans cette situation, il interdit une pratique qu'il prétend réguler. La pratique du skateboard s'appuie sur un triptyque composé par le croisement des données temporelles (rapidité et vitesse), spatiales (la rue et les places) et les « objets » glissants (corps, planche, murets, rampes). Le directeur du théâtre propose de limiter l'usage de l'espace et du temps, ce qui peut être compatible avec la liberté des rythmes et temps de pratique. En revanche, interdire l'utilisation des rambardes, des escaliers et des fontaines s'oppose à la création d'un défi ludique par l'acrobatie (tout du moins dans le registre acrobatique actuel des skateurs).

En ce qui concerne la question de la légitimité de l'« appropriation » de l'espace public, les habitants du quartier, dont nous avons dit qu'ils appartiennent aux couches sociales plus aisées, établissent un dialogue avec les autorités locales (et parfois dans les médias). Les tensions quotidiennes pour le contrôle de l'espace mettent en évidence les logiques de sens très diversifiées en fonction des acteurs. Elles visent à justifier leurs usages des lieux et à construire leur légitimité. Ainsi, chaque acteur revendique son droit à la cité (Lefebvre, 1969) en luttant pour l'espace public. Chaque acteur utilise la rhétorique de la citoyenneté entendue comme l'ensemble des droits et responsabilités des personnes. Leurs discours ne font aucune référence aux processus politiques et historiques dans lesquels s'originent leurs prises de position, mais témoignent d'une perception naturalisée de la citoyenneté, qui s'exprime en ces termes : pouvoir utiliser, pouvoir dire ce qu'on ne peut pas utiliser, pouvoir punir, pouvoir interdire, pouvoir transgresser. *In fine*, le droit à la ville peut-être résumé dans la phrase « j'ai le droit de faire ce que je veux dans l'espace de tous ». Sans interprétation partagée et consensuelle de l'usage des espaces publics pour la pratique sportive, les intérêts des acteurs entrent en

collision. Et, puisqu'ils ne trouvent pas la possibilité de dialoguer pour se mettre d'accord, le conflit reste irrésolu et n'aboutit pas à la construction d'un espace commun dans lequel le sens et la légitimité des usages seraient partagés. Finalement, les acteurs reproduisent et rendent légitimes des usages sans qu'aucun accord ne soit trouvé.

Le temps de l'administration municipale s'écoule relativement lentement pour les pratiquants. Les espaces restent les mêmes. Les disputes passent par des moments tantôt de visibilité, tantôt d'invisibilité. Malgré cela, les skateurs ont continué et continuent à pratiquer activement dans leurs endroits préférés. Ils attendent qu'un représentant de la Ville entame un dialogue avec eux et mette en œuvre le projet de skatepark promis¹⁹.

3 Les projets de skatepark dans la ville

La situation conflictuelle particulièrement tendue engendre la volonté de régler le différend. Une des solutions envisagées consiste à créer une « piste » artificielle, ou *skatepark*. Le choix, qui semble le plus pertinent, consiste dans un premier temps à construire un *skatepark* sur la place Belgrano, dans un jardin public situé en centre-ville. Ce projet est né au début de 2008 par l'initiative d'un groupe de skateurs. Lassés par les plaintes des riverains et n'ayant aucun espace propre pour pratiquer, ils décident de se rendre à la Municipalité avec une proposition. Leur projet paraît alors dans le plus grand journal de la ville – par son tirage – qui consacre plusieurs articles à cette question. Le 14 février, on peut lire que s'il n'y a pas encore de date prévue pour l'inauguration, un contrat est sur le point d'être signé avec l'équipe d'architectes chargée de l'ouvrage (Journal *El Día*, février, 14, 2009). Des précisions techniques sur la conception de la piste ont été rendues publiques et montrent à la population la faisabilité et la pertinence du projet.

C'est à ce moment-là qu'intervient un autre interlocuteur clé : le directeur du service Jeunesse de la municipalité, qui joue le rôle de médiateur entre les élus municipaux et les jeunes. Il affirme que le projet de la place Belgrano a été abandonné à cause de sa situation, et du fait de la contestation de son voisinage :

« Il y a eu un mouvement des voisins contre le projet. Le lieu n'était d'ailleurs pas adéquat, car si nous voulions lui donner l'importance que nous voulons donner au skatepark, on devait couper la place au milieu et les gens ne pouvaient plus la traverser. Plutôt que de produire un bienfait, on produit une gêne pour le voisinage qui utilise l'espace public » (Directeur de la Jeunesse, communication personnelle, mars, 10, 2010).

Notre entretien avec la skateuse Cristina met en évidence l'émergence d'un conflit de générations : « les voisins qui se plaignaient sont des gens âgés et assez plaintifs. » (Cristina, communication personnelle, décembre, 17, 2009). Le projet de *skatepark* de la

place Belgrano, après avoir été refusé par les voisins, ne s'est finalement pas concrétisé et n'a pas dépassé le niveau de la planification.

Si l'initiative de construire le *skatepark* est née comme un projet autonome – une piste de skate –, l'idée originale fut pourtant reprise quelques mois après dans le cadre d'un projet alliant plusieurs équipements et plusieurs disciplines sportives. Ce complexe sportif, nommé par la suite « le projet 115 » est prévu pour accueillir des enfants et des jeunes. Il a été conçu pour être mis en place à l'emplacement d'une ancienne gare routière près de la gare de chemin de fer. Le réaménagement de cette friche industrielle était proposé au budget participatif de la municipalité de La Plata de 2009. Or, ce budget participatif est défini par la Ville sur son site web comme « un outil de démocratie directe à travers lequel les citoyens décident comment et sous quelles conditions sociales, économiques, politiques et culturelles habiter leur ville ». La municipalité précise la distinction avec ses attributions : « ce n'est pas un projet de ville, mais un projet de citoyenneté » (Municipalité de La Plata, sans date). Cette politique municipale suit plusieurs étapes : la première consiste à fixer le montant affecté par le conseil municipal pour le budget participatif. Deuxièmement, les assemblées de quartier discutent des priorités des politiques publiques du gouvernement local, donc de la répartition de la subvention. C'est là que les travaux concrets sont proposés. Troisièmement, les projets sont soumis aux votes des citoyens. Cette procédure permet de choisir parmi les projets retenus, soit par le vote en présentiel et à bulletin secret, soit par l'envoi de messages téléphoniques de type SMS, en indiquant le code du projet de son choix. Une fois le vote fini, la municipalité s'engage à appliquer les décisions entérinées lors de la consultation.

Dans le cas du projet 115, les jeunes ont accepté l'idée d'associer le projet de skatepark à un projet plus vaste. En fait, Bernardo qui était à la tête d'un projet de centre sportif communal pour son quartier leur a tendu la main, en leur proposant d'inclure un espace pour les jeunes skateurs²⁰. Sa démarche n'est pas totalement désintéressée. En effet, le projet de *skatepark* a été présenté seul dans une assemblée de quartier et il a pu constater les effets de la participation d'un groupe de jeunes pratiquants. Bernardo s'en explique :

« Quand je suis allé à l'assemblée du budget participatif, j'ai vu tous ces garçons et je me suis dit : mon Dieu ! Leur pouvoir de mobilisation est peut-être plus grand que celui qu'on peut avoir individuellement. N'est-ce pas ? Et alors, bon, mon expérience, mon âge, fait que j'étais plus écouté... Et, c'est ça ce que nous avons fait... Donc, j'ai présenté le projet [de regroupement des deux installations] et ils ont dit : 'nous appuyons ce projet-ci parce que nous pensons qu'il est le meilleur' » (Bernardo, communication personnelle, février, 20, 2010).

La rencontre entre les jeunes et Bernardo s'est conclue par un accord mutuel gagnant-gagnant. Le projet de piste de skate, projet 115, changeait totalement de contexte. Il était

encore mal défini, à l'exception des espaces de pratique à proprement parler : une zone multifonction de handball, volleyball et football à cinq, un terrain de basketball, de tennis et une piste de skate. L'esquisse de projet a donc concurrencé les projets plus aboutis qui se présentaient dans le cadre du vote du budget participatif.

Les jeunes nous ont raconté que la piste de skate n'était qu'un schéma et qu'ils n'aimaient pas ce projet, car il ne répondait pas à leurs exigences techniques et qu'il fallait consulter un architecte spécialiste en *skateparks* (les jeunes n'ont pas donné d'autres explications à ce rejet). Certes, la conception architecturale n'était pas aboutie, mais ce qui s'avère intéressant c'est de constater que pour la première fois, la question de la construction d'un skatepark intègre, qui plus est favorablement, le débat public. La participation des jeunes dans les assemblées, après le vote du budget participatif, montre comment cette question s'introduit dans le champ politique où elle n'avait pas de visibilité jusqu'alors.

Au cours de cette étape de diffusion de l'information et d'affirmation de ce projet dans l'espace public, les jeunes se sont activement mobilisés en vue de convaincre les votants. C'est le cas de Salvador, qui était à la tête de la mobilisation. Il a utilisé plusieurs procédés. Via Internet, il fait campagne en gagnant le soutien de nombreux sites web pour le vote du projet 115. Ensuite, il invite constamment des jeunes à voter par SMS sur leur téléphone portable et mobilise son entourage personnel. En plus, un groupe de jeunes a parcouru les bureaux et les étages du Théâtre Argentin et de nombreux tracts ont été distribués dans les commerces du centre ville. Les formes de mobilisation et les occasions de contribuer à l'aboutissement du projet sont nombreuses. Néanmoins, tous les membres du groupe des skateurs ne se sont pas impliqués dans la défense du projet de *skatepark* ou n'ont pas voté. Parmi eux, figurent certains skateurs qui n'ont pas adhéré au projet²¹.

Comment expliquer le refus de s'engager de certains jeunes ? Tout d'abord, il faut préciser que le niveau de participation ne semble pas différent de celui des autres catégories d'âges. Mais, sur la base de l'expérience de recherche du suivi du budget participatif dans un autre quartier (Segura, 2010), nous pouvons affirmer qu'il n'est pas possible de considérer que la participation juvénile est particulièrement basse puisque la participation de la population est faible et décline ces dernières années. Il convient d'y ajouter un éclaircissement et une explication de la part de skateurs eux-mêmes. Selon Cristina, une skateuse qui a défendu activement le projet 115, il s'agit plutôt d'individualisme :

« Je sais aussi qu'on est tous jeunes et que beaucoup d'entre nous ne s'engagent pas. C'est comme ça et j'aurais essayé... Comme je savais que certains n'allaient pas participer, et que d'autres oui, d'autres qui se sont engagés, moi, j'ai voulu m'impliquer, parce que j'ai un intérêt commun avec les autres » (Cristina, communication personnelle, décembre, 17, 2009).

Les jeunes qui ont participé activement à la réalisation du projet de la place Belgrano et ensuite au projet 115 - et continuent aujourd'hui à travailler et à réclamer la construction de *skateparks* pour la ville - ne portent pas non plus un regard angélique sur l'action politique. Ils adoptent une attitude de méfiance à l'égard des promesses des élus, qui tient au fait que les propositions et projets arrivent rarement à bon terme. D'autres, comme Jerónimo, dénoncent plutôt une forme d'instrumentalisation politique du projet : « On n'est pas con, on sait que si demain quelqu'un dit que ce *skatepark* c'est lui qui l'a fait, il en tirera un profit politique. C'est donc la personne qui a fait cet endroit qui va s'attribuer le succès » (Jerónimo, communication personnelle, décembre, 21, 2009).

Sur les 370 projets présentés dans le cadre du budget participatif 2010 de la Municipalité de La Plata, 45 seulement furent retenus lors du vote de décembre, dont le projet 115. Bien que la mise en œuvre du projet a été entérinée par le scrutin, il reste bloqué à l'été 2011. Le chantier n'a pas commencé. Le silence des médias et de la municipalité contraste avec l'espoir des jeunes d'obtenir la création d'un lieu de pratique qui leur soit propre. Les réactions de jeunes qui se sont impliqués dans le projet sont unanimes. Dans un forum sur l'Internet, l'un des participants exprime aussi son mécontentement avec plus de vigueur :

« Ils ne font rien ! Faut réclamer ! J'ai pris des photos du lieu pour montrer qu'ils ne font rien! Ils n'ont même pas bougé un petit doigt. On doit réclamer. On n'ira pas les mains vides et on ne se laissera pas embarquer cette fois. Mais, cela n'est pas seulement la faute de la mairie, c'est notre faute aussi, parce qu'on ne s'organise pas pour agir ensemble et réussir » (Forum de skate à la ville de La Plata, mars, 20, 2010).

Actuellement, il existe un projet concurrent au 115. Une piste de skate située dans un complexe culturel, sportif et récréatif est en train d'être réalisée par la municipalité dans le cadre de la rénovation de l'ancienne usine (SIAP). Ainsi, le skatepark ne serait plus dans le cœur de la ville, mais dans la banlieue de La Plata. Cette piste de skate n'est pas issue d'une démarche participative, mais résulte de décisions prises de manière unilatérale par la mairie. Étant donné que ni les skateurs, ni les architectes spécialisés n'ont été consultés, la construction de la piste est très critiquée. Les membres de la communauté des skateurs affirment dans la presse locale que la piste ne sera pas adaptée pour la pratique et qu'elle sera même potentiellement dangereuse. La publication de l'article de presse a conduit les architectes en charge du projet, et qui n'avaient pas d'expérience dans ce type de conceptions, à rencontrer les skateurs interviewés par la presse pour discuter de leurs propositions. Au final, c'est plus la répercussion médiatique des critiques émises par les skateurs et la volonté des architectes de minimiser l'impact négatif sur l'image de leur travail qui est à l'origine de cette rencontre, que le souci des élus d'inscrire le projet dans un cadre démocratique et participatif.

4 Quelques réflexions sur le skateboard, les espaces urbains et la citoyenneté²²

L'importance des conflits résulte de l'opposition entre la désignation d'un espace de pratique par les skateurs en centre-ville et l'appropriation de ce même espace par des adultes des classes moyennes et aisées qui font un usage classique et prévisible des entrées des immeubles et des places telles que celles du théâtre ou de la tour. Le skateur dans des espaces non planifiés *ad-hoc* bouleverse les significations attachées aux lieux. Il déroute l'usager lambda, en produisant des bruits, de nouvelles permanences – l'usager s'arrête souvent là où il avait seulement prévu de passer – et des régularités. Il produit un lieu « propre » dans un espace qui se présentait comme appartenant « à tous ». La manière de comprendre « à tous », implicite dans la note des voisins, signifie aussi « à personne », dans la mesure où personne ne peut s'en servir particulièrement. Or, ce qui est intéressant, c'est que ce discours positionne les résidents de façon à leur accorder le droit de définir les usages adéquats de cet espace. « Tous » ne signifie plus « personne », mais prend le sens de « seulement ceux que je veux ».

La reconnaissance des pratiques des jeunes s'intègre dans une discussion générale sur la légitimité et les processus de distinctions identitaires qui peut-être déclinée sous deux aspects. Premièrement, elle renvoie à la question de la légitimité de la jeunesse, entendue comme classe d'âge et à ses pratiques. Comme pratique générationnelle, le skate comporte des éléments en commun avec d'autres groupes fédérés autour du hip-hop, du roller, etc. Deuxièmement, elle pose la question de l'usage de l'espace public, physique et symbolique. Plusieurs travaux mettent en évidence la nature conflictuelle des pratiques sociales de la jeunesse (Hannerz, 1986; Hall et Jefferson, 2000). Les luttes ont pour objet d'affirmer la capacité des uns et des autres à décider et à définir ce qu'il convient de faire dans chaque espace de la ville. Elles traduisent l'existence d'une tension qui vise à légitimer des usages et les pratiques de quelques-uns et, à l'inverse, à délégitimer les autres.

L'usage des espaces situés dans le centre-ville s'explique également par le lien que les pratiquants ont avec leurs familles. Il s'inscrit dans la quête d'autonomie des jeunes vis-à-vis de leurs parents et plus généralement des adultes. Beaucoup de jeunes considèrent que la pratique du skate n'est pas valorisée dans leur entourage familial. Quelques-uns d'entre eux affirment que leurs parents associent cette pratique corporelle à de la passivité, voire à une « perte de temps » ce qui peut les décourager dans leur volonté de progresser. S'éloigner du foyer permet donc de s'éloigner des parents qui habitent généralement dans d'autres quartiers. Cette prise de distance spatiale permet l'expérience de l'autonomie. Par ailleurs, le lieu de pratique est vécu comme un espace d'anonymat. Entouré de ses pairs, le jeune renforce son appartenance au groupe et s'y assimile. Et, paradoxalement, cette plus grande visibilité de soi, celle d'un espace public, entraîne moins de possibilités d'être observé ou contrôlé individuellement par des sujets externes au groupe.

L'analyse des logiques d'appropriation et de la politique locale de la Ville amène à se demander si les intentions apparemment conciliatrices et démocratiques de la municipalité (telle que l'intervention du directeur de jeunesse de la mairie comme médiateur) ne masquent pas plutôt une nouvelle forme d'exclusion qui se traduit par l'expulsion de cette pratique et de ses désagréments (bruits, conflits de voisinage). En fait, les jeunes sont chassés du centre-ville, où ils « dérangent » avec « tout leur attirail » (comme l'affirmait la pétition précédemment mentionnée). Ils sont renvoyés à la périphérie du carré fondationnel, à des endroits où les riverains sont moins nombreux et moins susceptibles de se plaindre de la gêne occasionnée par la pratique. En ce sens, il n'est pas certain que la construction d'un *skatepark* entraîne en soi un exode des pratiquants et l'abandon des *spots* classiques du centre-ville. À cet égard, tout se passe comme si les politiques le souhaitent. Un article paru dans le journal local le confirme explicitement à travers le témoignage d'un fonctionnaire municipal dont le nom n'est pas mentionné : « Les sportifs pourront se réunir dans ces endroits et ils quitteront les points de rencontre actuels comme le Théâtre Argentin ou les escaliers de la Tour I » (Journal *El Día*, décembre, 12, 2010).

Au-delà du projet de construction d'un *skatepark*, il est probable que la pratique du skate évolue dans ses rapports à la ville et aux espaces publics. Les relations entre les pratiquants et avec le reste de la communauté vont continuer à subir des reconfigurations. L'adaptation ou non de l'équipement sportif aux besoins des pratiquants sera vraisemblablement d'une grande influence sur les relations sociales et le vivre ensemble. Les décisions prises en faveur de la planification et de l'aménagement urbain des espaces destinés aux pratiques corporelles et sportives dans la ville, rendent compte incontestablement des rapports de citoyenneté, entendus comme des luttes pour la distribution des biens – impliquant l'exercice d'un droit et une responsabilité -, entre les différents acteurs sociaux.

Le skateboard repose sur une adaptation à la géographie urbaine et sur l'appropriation du mobilier urbain. La ville et ses espaces indifférenciés ou multifonctionnels pourraient donc être les lieux les plus indiqués pour faire du skate. Pour beaucoup de citoyens, dont les décideurs de la planification urbaine, le *skatepark* est un lieu idéal de pratique. Selon le directeur du théâtre,

« Le lieu offert [aux skateurs] est transitoire. Nous comprenons qu'ils ont besoin d'un endroit, mais celui-ci n'est pas le plus indiqué. Nous allons lutter ensemble pour faire en sorte d'obtenir la construction d'une piste adaptée » (Leonardo, communication personnelle, février, 25, 2010).

Cette représentation enferme la pratique de la glisse dans une aire géographique délimitée et dans un espace exclusif. Cette représentation naît peut-être d'une analogie avec les autres pratiques sportives qui nécessitent des installations propres. Sans être fausse, cette représentation est d'ailleurs faussée. Des sports comme le football, le handball, le tennis,

entre autres, autant de sports consacrés socialement et qui sont devenus des sports-spectacles. Ils requièrent un dispositif spatial spécifique et sont définis par un règlement officiel. Mais, ils sont aussi pratiqués de manière auto-organisée, en dehors d'espaces standardisés et suivent d'autres règles par adaptation ou par création, comme c'est le cas en Argentine avec le soccer²³.

Le skate, quand il est pratiqué de manière informelle (non institutionnelle), n'a pas besoin d'un lieu dont les caractéristiques sont précisément définies pour satisfaire à certaines normes idéales de la pratique. D'un point de vue strictement morphogéométrique, il suffit d'une surface de glisse suffisamment lisse et d'obstacles pour que cet espace devienne le lieu de pratique du skate. Les jeunes enquêtés soutiennent qu'une piste de skate leur permettra d'accélérer leur progression technique et donc, d'atteindre de nouveaux objectifs, mais cela n'implique pas qu'ils aient l'intention de se détourner des espaces publics. Le skate est né de l'urbain, en dehors des espaces clos. Le relief de la ville constitue un terrain de jeu dont les dimensions ne sont pas *à priori*. Ainsi, les skateurs cherchent continuellement depuis le commencement de l'histoire de cette pratique, où faire de la planche, quoi faire et comment le faire. Ils inventent et créent les techniques corporelles de la discipline au fil des interactions avec les éléments urbains.

L'appropriation de l'espace urbain par les jeunes skateurs n'est pas axée sur des questions techniques, mais plutôt sur l'utilisation politique, au sens large, des espaces. Selon la chercheuse mexicaine Reguillo Cruz :

« L'une des manifestations les plus pertinentes des cultures de la jeunesse est ce que l'on pourrait appeler « l'invention du territoire ». Cette notion nous permet d'analyser le rapport entre la réorganisation géopolitique du monde et la construction-appropriation par les jeunes des « nouveaux » espaces investis de sens variés en modifiant ou en renversant les usages définis par les pouvoirs » (Reguillo Cruz, 2000, p.145).

L'analyse de l'anthropologue fait écho aux propos de Jerónimo, lorsqu'il affirme que « le skate est en soi un sport rebelle » et qu'il ajoute à l'égard de l'usage des espaces publics de La Plata : « nous avons transgressé jusqu'à ce qu'on nous ait chassé » (Jerónimo, communication personnelle, décembre, 21, 2009).

Conclusion

Cet article montre que la spécificité de la pratique du skate dépasse l'approche purement technique de l'activité. En allant au-delà de ce que cette activité informelle donne à voir des jeunes citoyens en milieu urbain, dans ce qu'elle possède de plus visible, il est possible de cerner les dynamiques politiques qui la sous-tendent. La définition de la pratique et de ses espaces n'est pas sans incidence sur la vie locale. En témoigne, la visibilité de cette pratique sportive non-institutionnalisée, la participation des skateurs

aux prises de décisions politiques, la construction d'un rapport de force entre les jeunes et les adultes en lien avec la quête identitaire de ces jeunes.

Après Calogirou et Touché (1995), nous avons montré que la pratique informelle du skate dans les villes constitue un sujet de recherche qui permet d'aborder les interactions entre jeunes et adultes, ainsi que d'analyser les implications, les normes et les régulations des rapports sociaux urbains. Les relations entre les jeunes et les autres citoyens, le partage des espaces publics et la culture sont mis en évidence par les conflits liés à la pratique du skate. Ils permettent de s'interroger sur l'exercice de la citoyenneté et sur la qualité de la vie en ville. Les résultats de cette étude démontrent qu'une gestion et une planification démocratique de la ville devraient envisager une analyse sérieuse et rationnelle des pratiques corporelles et sportives. Ainsi, elles pourront être autorisées, tolérées, encouragées ou régulées. Il faudra finalement tenir compte à tous les niveaux de décision des intérêts, des besoins, des désirs et des possibilités réelles de tous les habitants et non pas seulement de quelques-uns.

En définitive, l'étude du cas de la ville de La Plata met en évidence que le skate urbain généralement pratiqué par des jeunes est une manière de revendiquer un droit de cité. Les protagonistes du skate cherchent une reconnaissance sociale nécessaire dans la prise en compte par les concepteurs et les responsables de l'aménagement urbain et des politiques.

RÉFÉRENCES :

- Agnew, J. (1995). Representing space. Space, scale and culture in social science. Dans J. y Duncan & D. Levy (dir.), *Place/culture/representation* (p. 251-271). Londres : Routledge.
- Améndola, G. (2000). *La ciudad postmoderna*. Barcelona : Celeste Ediciones.
- Augé, M. (1993). *Los "no lugares". Espacios del anonimato. Una antropología de la sobremodernidad*. Barcelona : Gedisa.
- Beal, B. (1995). Disqualifying the Official: an exploration of social resistance through the subculture of skateboarding. *Sociology of Sport Journal*, 12, 252-267.
- Bernard, C. (1994). Ségrégation et anthropologie, anthropologie de la ségrégation. Quelques éléments de réflexion. Dans C. Bernard, J. Brun & C. Rhein (dir.), *La ségrégation dans la Ville : Concepts et Mesures* (p. 73-84). Paris : L'Harmattan.
- Calogirou, C. & Touché, M. (1995). Sport-passion dans la ville : le skateboard. *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, Des sports, 25, 37-48. Récupéré le 16 juin 2008 de <http://terrain.revues.org/document2843.html>
- Calogirou, C. & Touché, M. (2000). Le skateboard, une pratique urbaine, ludique et de liberté. *Hommes et Migrations, Au miroir du sport*, 1226, 33-43.
- Carrión, F. (2007). Espacio público: punto de partida para la alteridad. Dans O. Segovia (dir.), *Espacios públicos y construcción social. Hacia un ejercicio de ciudadanía* (p. 79 – 97). Santiago de Chile : Ediciones Sur.
- Chantelat, P., Fodimbi, M. & Camy, J. (1996). *Sports de la cité. Anthropologie de la jeunesse sportive*. Paris : L'Harmattan.
- Chaves, M. (2010). *Jóvenes, Territorios y Complicidades. Una antropología de la juventud urbana*. Buenos Aires : Espacio Editorial.
- De Certeau, M. (2000). *La invención de lo cotidiano I*. México : ITESO.
- Frémont, A. (1976). *La Région, espace vécu*. Paris : Flammarion.
- Gibout, C. (2009). L'espace public comme lieu de transactions sociales. Une lecture à partir des pratiques de loisirs urbains. *Pensée plurielle*, 1(20), p. 153-165.
- Gorelik, A. (1998). *La grilla y el parque. Espacio público y cultura urbana en Buenos Aires, 1887-1936*. Bernal: Universidad Nacional de Quilmes.
- Gramsci, A. (1986). *Antología*. Selección, traducción y notas de Manuel Sacristán. México : Siglo XXI.
- Hall, S. & Jefferson, T. (2000). *Resistance Through Rituals: Youth Subcultures in Postwar Britain*. London-New York : Routledge.
- Hebdige, D. (2004). *Subcultura*. Barcelona : Paidós.
- Hannerz, U. (1986). *La exploración de la ciudad. Hacia una antropología urbana*. Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica.

- Jelin, E. (1996). La construcción de la ciudadanía: entre la solidaridad y la responsabilidad. Dans E. Jelin & E. Hershberg (dir.), *Construir la democracia: derechos humanos, ciudadanía y sociedad en América Latina* (p. 209 -227). Caracas : Nueva Sociedad.
- Kessler, G. (1996). Adolescencia, pobreza, ciudadanía y exclusión, dans Konterllnik, I. y Jacinto, C. *Adolescencia, pobreza, educación y trabajo*. Buenos Aires : UNICEF-Losada.
- Laurent, J. (2008). *Le skateboard à Montpellier. Approches ethnosociologiques de populations, pratiques et espaces en tensions* (Thèse de Doctorat). Université de Poitiers.
- Laurent, J. (2010). En flat ou sur les curbs, l'influence de l'espace sur les interactions sociales chez les skaters montpelliérains. *Revue Staps*, 2(88), 61-77.
- Lefebvre, H. (1969). *El derecho a la ciudad*. Barcelona : Península.
- Loret, A. (2003). *Génération glisse ; Dans l'eau, l'air, la neige... la révolution du sport des « années fun »*. Paris : Editions Autrement.
- Low, S. y & Lawrence-Zuñiga, D. (2003). *The Anthropology of Space and Place*. Oxford : Blackwell Publishing.
- Magnani, J. G. (2002). De perto e de dentro. *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, 17(49), 11-29. São Paulo: ANPOCS.
- Parlebas, P. (1999). *Jeux, sports et sociétés. Lexique de praxéologie motrice*. Paris : Édition de l' INSEP.
- Pedrazzini, Y. (2001). *Rollers et skaters: sociologie du hors-piste urbain*. Paris ; Montréal ; Budapest : l'Harmattan.
- Pegard, O. (1996). *Ethnographie d'une pratique ludique urbaine : le skateboard sur la place Vauquelin à Montréal* (Thèse de Doctorat). Université de Montréal.
- Reguillo Cruz, R. (2000). *Emergencia de culturas juveniles. Estrategias del desencanto*. Buenos Aires: Norma.
- Rivière, C. A. (2004). La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité. *Réseaux*, 1(123), 207-231.
- Saraví, J. (2007). Jóvenes, skate y ciudad. Entre el juego y el deporte. *Educación Física y Deporte*, 26(2), 71-80.
- Segura, R. (2010). *Representar. Habitar. Transitar. Una antropología de la experiencia urbana en la ciudad de La Plata* (Thèse de Doctorat). Universidad Nacional de General Sarmiento (UNGS).
- Segura, R. (2011). El espacio público como lugar practicado. Representaciones, usos, exclusiones y conflictos en el espacio público. Dans G. Diéguez & G. Tella (dir.), *Construyendo parques sociales. Propuesta de nodos urbanos de inclusión para el área de Abasto de Buenos Aires*. Buenos Aires : Nobuko.
- Simmel, G. (2002). *Sobre la individualidad y las formas sociales*. Buenos Aires : UNQUI.

Notes officielles :

Note du Secrétariat de Gouvernement de la Mairie de La Plata (avril, 2, 2009).

Note N° 173. (mars, 12, 2009). Centro Provincial de las Artes Teatro Argentino.

Note N° 256. (avril, 6, 2009). Centro Provincial de las Artes Teatro Argentino.

Sitographie :

Foro de skate en la ciudad de La Plata: Skatepark público en La Plata. (mars, 10, 2010).

Récupéré le 6 mars 2011 de <http://www.laplataskateboard.com.ar/>

INDEC, Instituto Nacional de Estadística y Censos. *Censo Nacional de Población Hogares y Viviendas 2010, resultados y Gráficos* (2010). Repéré le 1 mars 2011 de

http://www.censo2010.indec.gov.ar/preliminares/cuadro_resto.asp

Municipalidad de La Plata, (sans date). *¿Qué es el presupuesto participativo?* Repéré le 25 février 2011 de <http://www.presupuestoparticipativo.laplata.gov.ar/presupuesto.html>

Articles de journaux (version numérisée)

Avances para crear parque de skaters en 13 y 40 (2009, février, 14) *El Día*. Repéré le 15 mai 2010 de <http://www.eldia.com.ar/edis/20090214/laciudad15.htm>.

Construirán una pista de skaters en Plaza Belgrano (2009, juin, 17). *El Día*. Repéré le 2 mai 2010 de <http://www.eldia.com.ar/edis/20090617/laciudad15.htm>

Skaters platenses piden pista en Plaza Belgrano (2009, juin, 28). *El Día*. Repéré le 5 mai 2010 de <http://www.eldia.com.ar/edis/20090628/laciudad30.htm>

Piden revisar la obra de una pista de skate (2011, février, 4). *El Día*. Repéré le 24 février 2011 de <http://www.eldia.com.ar/edis/20110204/laciudad0.htm>

Skate, entre pasatiempo y deporte. Una actividad que crece en la Ciudad. (2010, décembre, 20) *El Día*. Repéré le 15 février 2011 de <http://www.eldia.com.ar/edis/20101220/informaciongeneral0.htm>

NOTES :

¹ La notion de sociabilité est définie par Georg Simmel (2002) comme « la forme ludique de la socialisation ». Selon Rivière, « Simmel met en avant l'idée qu'elle n'est pas autre chose que la somme de toutes les forces et de toutes les formes particulières de liaison qui se produisent entre ses éléments où le fait social est constitué par tout l'éventail complexe d'actions réciproques possibles entre les individus ou formes de la vie sociale » (Rivière, 2004, 213).

² L'analyse des retranscriptions d'entretiens s'est faite sur la base d'axes thématiques qui émergeaient des discours et des notes contenues dans nos cahiers d'observations. Parmi quelques-uns des axes étudiés figurent les espaces de pratique, les techniques corporelles, la compétition, la sociabilité et le rapport à autrui, la place du skate dans sa vie.

³ À la date du travail d'enquête que nous avons arrêté à la fin du mois de décembre 2010.

⁴ Spot, mot d'origine anglaise qui signifie « endroit de divertissement ou d'intérêt », est utilisé en espagnol et dans d'autres langues latines pour désigner un lieu de pratique recherché pour la réalisation de sports alternatifs ou californiens (outre le skate, le mot est habituellement utilisé dans le domaine du surf et de la planche à voile). Certains skateurs les appellent aussi « points ».

⁵ L'auteur précise que « la notion de circuit désigne aussi un usage de l'espace et des équipements urbains, qui permet, l'exercice d'une sociabilité à travers des rencontres, échanges et codes communs » (Magnani, 2002, 24).

⁶ Les jeunes skateurs nomment ces techniques "trucos" (en espagnol le mot *truco* - acrobatie - s'emploie aussi pour désigner les tours de magie ; c'est en ce sens que l'on peut associer la maîtrise des techniques du skate à un acte magique). Le terme de « tricks » en anglais renvoie à la notion d'astuce.

⁷ Il faut signaler que dans notre recherche, nous avons constaté qu'à La Plata, la déambulation dans la ville n'est pas la façon la plus habituelle de pratiquer le skate. Les jeunes préfèrent rester sur des *spots* bien choisis. On les voit rarement se déplacer pour utiliser le mobilier urbain des rues. À l'inverse, la pratique du skateboard avec des longboards (planches longues et effilées), assez développée dernièrement en Argentine - mais très peu à La Plata -, favorise les déplacements urbains.

⁸ Nous reprenons ici le concept de logique interne des pratiques corporelles et sportives cher à Pierre Parlebas. Il le définit comme le « système des traits pertinents d'une situation motrice et des conséquences qu'il entraîne dans l'accomplissement de l'action motrice correspondante » (Parlebas, 1999, 216).

⁹ Saut dans l'axe.

¹⁰ Saut avec rotation à 360° de la planche autour de son axe longitudinal.

¹¹ Saut dans l'axe avec rotation à 180° de la planche autour de son axe vertical.

¹² Différents plans du Théâtre peuvent être consultés sur : http://es.wikiarquitectura.com/index.php?title=Teatro_Argentino_de_La_Plata#Planos

¹³ Le style alternatif à La Plata a été étudié par Chaves (2010, 192, notre traduction).

¹⁴ Les essieux de la planche.

¹⁵ L'axe fondationnel monumental est défini par la situation centrale et en ligne avec les édifices représentatifs des pouvoirs publics. Il s'agit d'immeubles monumentaux de l'époque.

¹⁶ La "peur de l'altérité" est subjective, mais elle prend son origine dans des faits objectifs. Les accidents et incidents entre skaters et piétons sont habituels. Les planches qui échappent au contrôle des skateurs peuvent terminer leur trajectoire dans les pieds ou les jambes d'un passant. Sans mauvaise intention, mais surtout par manque de précautions, la trajectoire des skateurs rencontre parfois celle du piéton. Dans un cas comme dans l'autre, les chocs peuvent induire des traumatismes physiques ou psychologiques plus ou moins graves qui alimentent le sentiment d'insécurité des riverains.

¹⁷ Un détail est important pour comprendre ce dialogue croisé. Le Théâtre ne relève pas de la mairie, mais de la région. Le gérant n'a donc pas de rapport de dépendance hiérarchique ni institutionnelle avec la Mairie. Les fonctionnaires appartiennent d'ailleurs à des secteurs administratifs différents, mais convergents au niveau national, ce qui façonne la dynamique d'affrontement.

¹⁸ La direction générale de contrôle urbain est un service opérationnel de la mairie de La Plata chargé, entre autres, de la distribution et de l'organisation de la circulation des véhicules dans les rues et dans les avenues de la ville. Des inspecteurs y effectuent des contrôles et peuvent dresser des amendes.

¹⁹ Malheureusement, nous n'avons pas pu recueillir la parole des passants, des résidents et des divers usagers de l'espace urbain, de manière à faire apparaître la complexité du débat posé par cette revendication explicite d'occupation de l'espace public. Notre travail d'investigation s'est centré sur les pratiquants et leurs interlocuteurs proches.

²⁰ Bernardo est le référent politique d'un quartier de la ville. Le poste de « délégué municipal » ou fonctionnaire représentant du maire n'existe pas.

²¹ Nous n'avons pas approfondi les profils des jeunes qui ont participé à la campagne et au vote du budget participatif (niveau d'éducation, capital culturel familial, temps libre, proximité sociale avec des élus locaux). Un travail sociologique très intéressant pourrait être développé ultérieurement.

²² Selon Jelin, le concept de citoyenneté fait référence à « une pratique conflictuelle qui est associée au pouvoir et qui vise à définir, par la lutte, qui peut définir les problèmes à aborder, à quel moment et de quelle manière il peut les aborder » (Jelin, 1996, p. 211). Kessler

considère la citoyenneté comme « l'ensemble des pratiques (juridiques, politiques, économiques et culturelles) permettant de définir une personne comme membre compétente d'une société. Elle implique des pratiques qui ont une légalité et une légitimité. Elle exerce une influence dans la distribution des ressources aux différents acteurs et groupes sociaux » (Kessler, 1996, p.143).

²³ Le sujet de la ludicité du skate et la possibilité de considérer sa pratique comme plus proche du jeu que du sport ont déjà été abordés dans plusieurs recherches et essais sur le skate urbain informel pratiqué par des jeunes (voir entre autres Calogirou & Touché, 1995 ; Pégard, 1996 ; Saraví, 2007). Or, ce sont les pratiquants eux-mêmes qui le considèrent comme un sport.

RÉSUMÉS/ABSTRACTS/RESUMENES

Jorge Ricardo SARAVI, Mariana CHAVES, Charly MACHEMEHL

LOGIQUES D'APPROPRIATION ET POLITIQUES DE L'ESPACE URBAIN : JEUNES SKATEURS DANS LA VILLE DE LA PLATA (ARGENTINE).

RÉSUMÉ

L'objectif de cet article consiste à décrire et analyser les formes d'appropriation de l'espace urbain à travers la pratique informelle du skateboard. Nous posons comme hypothèse que cette pratique de loisirs, qui rassemble essentiellement des jeunes, n'est pas si futile qu'elle y paraît mais signe un acte politique qui invite à penser ces protagonistes comme des citoyens. Des entretiens semi-directifs et des observations de terrain de ces acteurs de la ville de La Plata en Argentine ont permis de réaliser une socio-anthropologie du skateboard et de déceler les logiques d'appropriation de l'espace - en particulier de la rue -, qui crée des tensions avec d'autres citoyens et diverses institutions publiques.

Jorge Ricardo SARAVID, Mariana CHAVES, Charly MACHEMEHL

LOGICS OF APPROPRIATION AND URBAN SPACE POLICIES: YOUNG SKATERS IN THE TOWN OF LA PLATA (ARGENTINA).

ABSTRACT

The purpose of this article is to describe and analyse the forms of appropriation of urban space through the informal practice of skateboarding. Our hypothesis is that this pastime, which basically unites youth, is not as futile as it appears but rather signifies a political act that leads to the consideration of these protagonists as citizens. Semi-directional interviews and field observations of these stakeholders in the town of La Plata in Argentina have made it possible to complete a socio-anthropology of skateboarding and to reveal the logics of appropriating space - especially streets - which creates tension with other citizens and various public institutions.

Jorge Ricardo SARAVID, Mariana CHAVES, Charly MACHEMEHL

Mecanismos lógicos de apropiación y políticas del espacio urbano: jóvenes skaters en la ciudad de La Plata (Argentina).

RESUMEN

Este artículo tiene como objetivo describir y analizar las formas de apropiación del espacio urbano a través de la práctica informal del monopatín. Sentamos la hipótesis de que esta práctica del ocio, que reúne fundamentalmente a los jóvenes, no es tan frívola como parece, sino que representa un acto político que invita a tomar a sus protagonistas como ciudadanos. Se han realizado entrevistas semidirigidas y observaciones sobre el terreno orientadas a estos actores de la ciudad de La Plata, en Argentina. Como consecuencia, se ha podido desarrollar una disciplina socio-antropológica del monopatín y detectar los mecanismos lógicos de apropiación del espacio, en particular de la calle, que crea tensiones con otros ciudadanos y diversas instituciones públicas.